



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

7 (1998)

Femmes, dots et patrimoines

Rachel SOIHET

La première vague du féminisme brésilien de la fin du XIX^e siècle aux années trente

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Rachel SOIHET, « La première vague du féminisme brésilien de la fin du XIX^e siècle aux années trente », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 7 | 1998, mis en ligne le 03 juin 2005, consulté le 11 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/354> ; DOI : 10.4000/clio.354

Éditeur : Presses universitaires du Mirail

<http://clio.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://clio.revues.org/354>

Document généré automatiquement le 11 février 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Rachel SOIHET

La première vague du féminisme brésilien de la fin du XIX^e siècle aux années trente

- 1 Les prémices d'un mouvement d'émancipation se manifestent au Brésil en même temps qu'en Europe occidentale et en Amérique du Nord : le premier journal féminin, *Le Journal des Dames*, date de 1852. Quelques féministes modérées réclament le droit à l'éducation pour que les femmes puissent remplir leur rôle de mère ou pour une « question de raffinement spirituel » ; d'autres, plus incisives, pour parvenir à l'indépendance économique. La bataille pour les droits civils et politiques, parfois même pour le divorce, commence, avec Bertha Lutz à la tête d'un mouvement suffragiste et Maria Lacerda de Moura qui conteste la double morale sexuelle¹. Les autorités opposent une forte résistance à ces revendications et refusent tout au long de la Première République (1889-1930) de reconnaître, entre autres, le droit de vote aux femmes. Le pouvoir politique s'appuie sur la science qui fait valoir des raisons biologiques pour légitimer l'inégalité sexuelle, mais aussi sur le théâtre, la littérature et la presse qui ridiculisent les militantes en les présentant comme des femmes masculinisées, laides, frustrées voire amORALES. De telles représentations impressionnent les esprits, et bon nombre d'hommes manifestent leur approbation par des témoignages et des lettres aux journaux.
- 2 Des femmes continuent pourtant à exprimer leur mécontentement. Quelques-unes utilisent des arguments semblables à ceux qu'on leur inflige. Leur tactique vise à mobiliser à leurs propres fins une représentation imposée, acceptée, mais déviée de l'ordre qui l'a produite. Il s'agit là d'une modalité typique de la manifestation des pouvoirs féminins dans une situation d'asservissement et d'infériorité qui se traduit par la « réappropriation » des instruments symboliques de la domination masculine, lesquels se retournent alors contre le dominateur lui-même. Ainsi en 1855, une femme qui signe, sans s'identifier, du nom de « baronesse » souligne la nécessité où elle se trouve d'exiger pour ses filles une instruction variée et sérieuse dont sont incapables, à ses yeux, les collègues existants. Elle observe que nul ne se préoccupe de cultiver l'esprit et l'intelligence d'une fille pour « qu'elle devienne une véritable dame ». L'appel est complété par un argument habituellement utilisé par ceux qui veulent maintenir les femmes dans une position subalterne lorsqu'elle souligne le manque de préparation « de celle de qui devra un jour dépendre le futur d'une famille entière »².
- 3 Certes, d'autres femmes songent à exiger une éducation plus qualifiante, non pas tant au nom de leur responsabilité familiale mais parce qu'elles se considèrent comme aussi capables « que les hommes pour l'étude des sciences ». En dépit de ce que l'on répète, elles affirment qu'il existe des femmes « supérieures à beaucoup d'hommes scientifiques ». La professionnalisation et, par conséquent, l'instruction sont à leurs yeux un besoin. Quelques-unes la revendiquent encore de façon timide, comme un complément rendu nécessaire par le fait que « le travail de l'homme ne suffit pas toujours à apporter à la famille toutes les commodités... » D'autres, plus lucides, manifestent leur besoin de voir les femmes atteindre une position symétrique à celle des hommes dans leurs relations, devenant dignes, capables d'un choix libre, ce qui les mènerait à mépriser « les flatteries puérides dont elles se montraient encore avides ». Pour elles, un travail assidu et soutenu s'impose pour surmonter « les épreuves de la liberté » et « les combats de la vie »³.

L'ironie, arme privilégiée des antiféministes

- 4 Mais l'opinion publique reste globalement hostile à l'activité professionnelle des femmes, objet de caricatures grossières. Par exemple, une chronique au titre malicieux « Emancipada », met en scène madame Linhares qui, après une longue journée au bureau, trouve sa maison sens dessus dessous : « Les enfants n'avaient pas encore dîné. Et ils n'avaient pas dîné parce que Cazuzza Linhares n'avait pas réussi à faire la soupe et le rôti »⁴. La cuisinière était sortie pour faire les courses et « Cazuzza était resté à la maison pour s'occuper des enfants ». Bien embarrassé, il avoue à son épouse que le déjeuner se résumera à la viande froide de la veille

et à des oeufs cuits, car il a essayé sans succès depuis trois heures de préparer le dîner, le feu mettant un temps fou à s'allumer. Le dialogue souligne la soumission du mari et l'autoritarisme de la femme. Le scénario habituel s'inverse et menace l'ordre familial...

— Il faut dire aussi que tu n'es qu'un bon à rien.

— Mais Milu, si je n'ai jamais appris à faire ça...

— Et qu'est-ce que tu as appris, tu me le diras ? Vous êtes un bon à rien.

— Mais Milu...

— Taisez-vous, mon vieux, taisez-vous !

— Mais je...

— Oh ! Paresseux ! Andouille ! Idiot !

— Je voudrais seulement t'y voir, toi, dans la cuisine...

— Ah oui ? Tu le voudrais ? eh bien, ce plaisir tu ne l'auras pas, mon gars. Tu crois que moi, une femme supérieure, je vais m'occuper de ces soins domestiques ?

— Et les enfants ?

— Bah, il y a bien du fromage, là. Il y a bien du pain ? Va faire bouillir de l'eau pour le thé.

— Du thé, du pain et du fromage ? Mais est-ce un dîner, ça ?

— Et ça suffit. Tu ne t'occupes que de l'estomac.

5 Peu après, Madame Linhares décide que son époux, « pour apprendre à respecter une femme émancipée », dormira dans la salle de séjour pendant trois mois. Malgré son ton caricatural, cette description du comportement « féministe » ne diffère pas de celle des criminologues et des médecins décriant le comportement des « femmes intellectuelles ». Incapables d'abnégation ou de patience, elles n'ont pas l'altruisme qui caractérise la maternité et leur anormalité les prédisposent au crime. A Rio de Janeiro, selon le docteur Augusto Militão Pacheco, l'infanticide est plus fréquemment pratiqué par les « femmes originales » qui se caractérisent, selon lui, « par leur extrême débauche, par un goût "effréné" pour la peinture, l'écriture, les voyages... » Comme le souligne tout particulièrement Jurandir Freire Costa, aux yeux des responsables de l'hygiène, l'indépendance de la femme ne peut dépasser les frontières de la maison ou de la consommation de biens et d'idées capables de renforcer l'image de la femme-mère. A la fin du XIXe et au début du XXe siècle, la femme intellectuelle émancipée s'avère être un mauvais exemple pour les autres femmes car elle leur laisse croire qu'elles pourraient vivre seules, sans l'aide de leur mari, ce qui compromettrait toute l'organisation de la société. En se refusant volontairement à limiter leur horizon à la maternité et à la maison, en méprisant leurs fonctions naturelles, elles sont la source de tous les fléaux sociaux⁵.

6 « Encore une revendication féminine », tel est le titre d'une autre chronique cherchant à ridiculiser les demandes des féministes :

7 Ce n'est déjà plus dans les métiers, elles ne se contentent plus seulement de droits civils et politiques ; elles ne s'arrêtent plus non plus aux vêtements, les revendications de nos ardentes féministes. Il y a maintenant une tendance accentuée à utiliser des choses jusqu'à présent réservées au mauvais sexe. C'est ainsi que bientôt paraîtra une oeuvre de la dite Mme X... revendiquant le droit des femmes à porter aussi la barbe⁶.

8 Avec cet exemple absurde et grotesque, l'auteur disqualifie les autres revendications, démontre la masculinisation des féministes, non seulement jalouses des rôles réservés aux hommes mais encore de leurs attributs physiques. Certains essaient de manifester leur opposition aux changements revendiqués par les féministes en faisant appel à un ton chevaleresque proche de la mièvrerie. Comme ce rédacteur qui se plaît à sacraliser la maternité. C'est la mère qui initie l'homme dans sa marche à travers la vie, et celui-ci « lui obéit et ne peut jamais plus l'oublier... » Ce « pouvoir magique » de la femme s'exerce non pas « par l'arrogance, ou l'autorité, qui sont des attributs masculins et virils, mais par le ton sentimental avec lequel elle réalise toutes ses actions même quand elle tue en riant, même quand elle trahit en

embrassant »⁷. Grâce à sa sensibilité propre, elle « maîtrise l'homme, elle guide les enfants et gouverne le monde ».

9 Je ne conçois pas la femme sortant de son cycle, apostrophant les dieux ou discutant sur l'origine des espèces. Elle a été faite pour dompter l'homme. Qu'en sera-t-il de l'humanité le jour où, déchirant son peignoir de dentelle, elle mettra un gros blouson masculin et ne sortira plus munie d'un léger parasol en soie mais de l'humiliant gourdin du capanga [homme de main] électoral ? L'enchantement des salons disparaîtra, ainsi que l'âme des paysages, l'amour du foyer...

10 Puis se succèdent les stéréotypes sur la différence des sexes, conception présente dans la religion, actualisée et affinée par les philosophes des Lumières et utilisée par la science. Le ton de la chronique se distingue par son sérieux ou pèse par son caractère excessivement mielleux jusqu'à la fin, où l'auteur déclare que « seules les plus laides voudront s'émanciper... les pauvres ! Les belles non », car elles ne manqueront jamais d'adorateurs.

11 Ce genre d'auteur met souvent l'accent sur le caractère indispensable de la beauté féminine. Celles qui en sont dépourvues paient un prix élevé puisque elles sont inévitablement rejetées par les hommes. Et quand bien même elles seraient choisies, il y a toujours le danger qu'elles l'aient été à cause de l'argent. Certains chroniqueurs s'arrêtent sur cette question. Ils proposent des stratégies pour surmonter cet obstacle et garantir aux laides la possibilité de réaliser ce qui est considéré comme la seule aspiration légitime d'une femme : le mariage. Le féminisme ne manque pas alors d'être brandi comme une menace à la concrétisation d'un aussi véhément désir. Ainsi, un chroniqueur met en relief le fait qu'en Europe et aux Etats-Unis les électrices montrent assez d'énergie et de sagesse pour ne pas compromettre leurs idées en tombant dans le ridicule. Quelques-unes assument même des métiers compatibles avec leur jupe tels que « soeurs de la croix rouge, ouvrières, balayeuses de rue ». Il ne fait cependant pas preuve du même respect envers les militantes brésiliennes, accusées d'oisiveté. Il leur recommande vertement « si elles n'ont pas de quoi se distraire à la maison, d'aller à l'usine, de sortir avec un copain ou d'être téléphoniste ». Il conclut par la menace d'une punition suprême : « si elles persistent dans ces bêtises... elles resteront toutes célibataires, ce qui est l'enfer ! »⁸

12 Un autre chroniqueur, ayant discuté d'une pratique remontant à l'antiquité et destinée à rendre possible le mariage de jeunes filles belles mais aussi des laides grâce à des ventes aux enchères, achève ainsi son raisonnement : « Peut-être fut-ce là un moyen excellent, merveilleux, le seul capable d'en finir une fois pour toutes avec les électrices, les littéraires, les neurasthéniques, les commères et les bigoteuses, horribles espèces féminines issues de l'immense classe mécontente, vengeresse et audacieuse des vieilles filles... »⁹

13 On conclut de toutes ces observations que les femmes qui se décident à lutter pour la reconnaissance de leurs droits et qui cherchent à disséminer leurs idées le font seulement parce qu'elles sont frustrées. En d'autres mots, n'ayant pas le privilège d'être belles, en se voyant reléguées à la triste et humiliante situation de vieilles filles, elles cherchent à se venger par une remise en question de leur condition.

14 Les hommes n'ont pas le monopole de l'antiféminisme. Dirigée par Francisca de Vasconcellos Bastos Cordeiro, la revue féminine *Unica* qui compte parmi ses collaboratrices des femmes importantes de l'époque, comme la poétesse Cecilia Meireles et même des militantes du mouvement féministe, s'en prend aux femmes à la conduite masculine (même si elles sont très bien habillées) qui envahissent les champs de course et les quartiers élégants de Londres. Elles font partie d'une bande d'« apaches » au nom bizarre, « la bande des quarante éléphants ». De telles « créatures se consacrent au vol dans les grands établissements, aux serrures forcées, au chantage et même au vol à main armée... Tout ceci est le fruit de l'égalité de droits accordée à la femme »¹⁰.

15 A première vue, cette manière burlesque de présenter les femmes en lutte pour leurs droits ne devrait pas avoir de plus graves conséquences que celles d'amuser les lecteurs. En vérité toutefois, ces insinuations perverses représentent une forme de violence symbolique contre les femmes. Le comique, genre privilégié pour décrire les féministes, banalise un cliché : que les préoccupations féminines, contrairement aux masculines, manquent de sérieux. Par ailleurs, beaucoup de femmes tendent à assimiler un discours qui identifie les féministes à des

viragos, lourdes comme des éléphants, dangereuses, et même inclinées à des transgressions criminelles. De telles images s'opposent à celles de la femme idéale représentée comme belle, douce, délicate, patiente et résignée. Il n'est donc pas rare de voir les femmes refuser d'adhérer au mouvement féministe ou même le combattre.

Conformisme des dominées ou tactique féministe ?

- 16 Bon nombre des femmes qui s'engagent dans des campagnes en faveur de leurs droits ou pour dénoncer les inégalités dont elles sont victimes, ont un discours quelque peu ambigu. Comme beaucoup de ceux qui occupent une position subalterne, elles utilisent le langage de la domination dans un but de résistance. C'est ainsi qu'elles peuvent reprendre les représentations imposées à leur sujet et les renverser pour les employer dans un but opposé au but original¹¹.
- 17 La *Revista da Semana* rapporte la situation dramatique vécue par Maria Walvach pendant la Première Guerre mondiale lorsqu'elle fut expulsée du Portugal à cause de sa nationalité allemande. Elle y avait eu un enfant dont le père, un député portugais, lui retira la garde comme la loi l'y autorisait. L'histoire s'est réellement déroulée de façon tragique et a ému tous ceux qui ont pris connaissance de cet exemple de violence envers les femmes. Maria n'accepta pas la perte de son fils et retourna illégalement à Lisbonne pour supplier le père de l'enfant de le rendre. Le député l'expulsa de chez lui. Elle retourna illégalement à l'hôtel, désespérée et essaya de se suicider avec des pastilles de chlorure de mercure. Amenée à l'hôpital, elle tomba dans une forte crise dépressive, fut ensuite conduite à la police et de nouveau expulsée du pays malgré ses revendications concernant ses droits maternels¹². Iracema proteste alors contre l'injustice qui a été commise au nom d'une loi qui contrarie les droits de maternité de Maria Walvach :
- 18 Je n'ai jamais pu concevoir une propriété plus légitime que celle de la mère sur son enfant. C'est elle qui engendre, élève et forme dans ses entrailles son enfant qui ne sortira de son corps qu'au prix des plus grandes douleurs humaines. C'est avec son sang, avec sa vie, au prix de sa beauté et souvent de sa santé qu'elle l'élève dans son sein, dans sa chair, caché de tous les regards. Quand il est né, c'est encore la mère qui le nourrit avec son lait. Et après la justice humaine vient mettre en cause les droits de propriété qu'elle a sur l'être qu'elle a engendré. L'homme est le propriétaire de tout. La femme n'est rien d'autre que le champ dans lequel il a semé.
- 19 Parmi toutes les formes de violence commises par la justice, je souligne ici celle qui donne la préférence au père, en contradiction frontale avec le discours officiel concernant le rôle sacré de la maternité. Les femmes sont comparées à Marie, mère de Jésus, parce qu'elles ont la totale responsabilité du destin de leurs enfants et doivent leur consacrer leur vie. C'est en particulier à partir du XVIIIe siècle que la femme est constamment rappelée à cette mission. De tels principes, une fois intériorisés, constituent la base de la construction de leur identité et c'est en étant mères que les femmes passent pour se reconnaître entre elles. On peut se rendre compte par là de la violence que représente pour une femme la mesure décrite plus haut, violence consacrée par les divers codes civils, notamment ceux des pays latino-américains.
- 20 Iracema, dans sa manière d'exprimer sa révolte, montre qu'elle a complètement assimilé les discours qui parlent de l'importance de la maternité. Pour défendre les droits de la femme, elle utilise surtout des arguments de caractère biologique. La mère a des droits parce qu'elle met l'enfant au monde « au prix des plus grandes douleurs qu'un être humain puisse subir ». Mais Iracema ne parle à aucun moment du manque de respect envers la femme en tant que sujet alors qu'elle est privée des droits tenus pour universels. Il se peut qu'elle emploie le langage qui légitime la domination masculine comme un recours tactique destiné à dévier les instruments symboliques de cette domination en faveur d'autres intérêts : ceux des femmes. Plus loin, elle emploie des expressions qui nous laisseraient supposer qu'elle est soumise et humble mais le ton caricatural tend à confirmer notre hypothèse :
- 21 Je ne veux pas prêcher des doctrines de révolte, et dans mon humble intimité, je ne suis pas encline à la propagande. Mes ailes sont bien trop courtes pour de longs vols. Je ne crois pas non plus que la femme puisse obtenir des avantages à parler fort. Elle peut par contre faire ses réclamations sur un ton plaintif. La femme ne doit jamais élever la voix jusqu'à crier.

- 22 D'ailleurs, les féministes brésiliennes emploient beaucoup cette stratégie lorsqu'elles doivent se défendre des critiques de plus en plus violentes qu'on leur adresse, et lorsqu'on les accuse de détruire la stabilité des familles. C'est ainsi que beaucoup de militantes font appel aux valeurs prônées par ceux qui les dominent, sans cesser pour autant de dénoncer les situations qui les affligent ou de faire valoir leurs aspirations. Elles cherchent seulement à souligner leur compatibilité avec les valeurs et les pratiques dominantes.
- 23 C'est par exemple le cas de Maria Luiza da M. Freire. Elle avoue ne pas comprendre les raisons invoquées pour ne pas accorder le droit de vote aux femmes au XXe siècle. Une telle réforme pourtant « ne doit ni ne peut être considérée comme un caprice », « au contraire elle est incontestablement utile ». Ensuite, elle nuance pour admettre que tous les pays ne sont pas prêts à accepter cette mesure. Elle montre en effet que les pays latino-américains (le Brésil entre autres) sont différents des pays scandinaves et anglo-saxons qui depuis longtemps valorisent l'instruction des femmes et leur permettent d'exercer tous les métiers. A ce moment précis, elle utilise un des arguments les plus fréquemment avancés par ceux qui s'opposent au suffrage féminin : la précarité de l'instruction de la majorité des femmes, précarité d'ailleurs encouragée par les hommes. Ceci reconnu, elle s'élève contre l'injustice que représente le refus du droit de vote aux femmes¹³.
- 24 Quand on pense que la femme supporte souvent les mêmes charges que l'homme auprès de l'État, qu'elle paie des impôts, qu'elle travaille pour des salaires presque toujours inférieurs à ceux de l'homme, qu'elle envoie ses enfants défendre la patrie, on comprend alors pourquoi il est franchement inadmissible qu'on lui refuse le droit de vote si elle le revendique.
- 25 Elle souligne la totale compatibilité entre ce droit et l'exercice des devoirs domestiques, « qui viennent naturellement en premier lieu, ainsi que les devoirs religieux et moraux », et répond ainsi à une des objections au suffrage féminin. Elle poursuit son réquisitoire en critiquant une des façons par lesquelles on maintient la dépendance des femmes, lorsqu'on trouve naturel de laisser les jeunes filles se livrer « à un tourbillon de futilités et d'occupations » complètement inutiles. Puis, Maria Luiza parle des objections que l'on fait à celles qui cherchent à s'instruire afin d'assurer leur avenir au cas où leur manquerait la « protection naturelle du père ou du mari ». On comprend alors que l'auteur n'est favorable au travail féminin qu'en cas de nécessité. Puis elle met en avant les arguments de ceux qui soutiennent que les femmes doivent être confinées dans le privé pour montrer leur incohérence : « mais comment pourra-t-elle faire en sorte que ses enfants soient d'excellents chrétiens si ses convictions religieuses ne sont pas solides ? Comment pourra-t-elle faire en sorte qu'ils soient de parfaits citoyens si elle ignore complètement ce qui se passe dans l'administration du pays ? » Elle continue son argumentation en faveur du droit de vote aux femmes : on attirera par là leur attention vers des sujets d'intérêt commun, on élargira leur horizon forcément limité lorsqu'il se cantonne à la vie domestique. L'auteur s'efforce de tranquilliser ceux qui pourraient craindre la concurrence féminine :
- 26 Le fait qu'une femme participe davantage aux débats qui intéressent tout le monde ne signifie pas qu'elle ait des ambitions excessives. Puisqu'elle ne doit pas convoiter les postes les plus élevés du gouvernement, il y a beaucoup plus de chances pour que son élection soit moins intéressée que celle de l'homme d'une façon générale, et il en est ainsi ; et si parfois elle est influencée par son côté affectif, l'homme l'est quotidiennement par l'intérêt.
- 27 En réfutant les médisances que « des esprits arriérés invoquent avec plaisir », elle cherche aussi à rassurer l'opinion conservatrice en expliquant que le mouvement féministe est modéré. Personne n'a, au Brésil, l'intention de reproduire les actes excessifs des « suffragettes » en révolte qui cassent les vitres des bâtiments publics ou organisent des manifestations outrancières. L'auteur n'oublie pas non plus de montrer aux conservateurs les bénéfices qu'ils pourraient tirer du vote féminin et cite à cet effet l'exemple de la Belgique. Ce type d'argumentation montre que le féminisme local est modéré dans ses méthodes, dans ses aspirations et qu'il ne menace pas l'espace contrôlé par les hommes. Le féminisme constituerait dans ce sens un pouvoir capable d'empêcher des changements politiques brusques sans que soient escamotées des injustices et sans que l'on renonce à demander leur correction.

28 Dans les années 1920, le mouvement féministe se renforce : des associations sont créées, la presse est mobilisée, l'appui des parlementaires recherché. Mais son discours reste dans l'ensemble mesuré, non seulement parce que les militantes ont appris qu'une femme doit s'exprimer ainsi mais également par stratégie politique.

Les ambivalences du féminisme

29 La campagne menée par Bertha Lutz dont le mouvement assume un caractère hégémonique à l'époque illustre cette tension entre la volonté de rupture et le conservatisme. Dans la lettre qu'elle adresse à *Revista da Semana* en septembre 1918, juste après son retour d'Europe, on observe ce double mouvement. Elle critique les hommes qui font mine de se montrer respectueux envers les femmes mais qui essayent en vérité de les maintenir dans un état infantile. Elle exige que les femmes soient respectées en tant qu'êtres humains et ne soient plus vues comme des articles de luxe ou de plaisir, incapables de penser par elles-mêmes. Elle reconnaît toutefois que les hommes ne sont pas les seuls responsables de la condition féminine, mais elle leur attribue une grande part de la faute puisque « les lois, la politique et toutes les institutions publiques » sont entre leurs mains. Les femmes devraient lutter pour leur émancipation, ce qui exigerait un minimum d'initiative, de travail et d'éducation de leur part. Le travail est pour elles fondamental dans le sens où il leur permettrait de subsister et de se voir libres d'une situation de « dépendance humiliante ». Il constitue en outre un facteur décisif pour la maturation de la personnalité féminine et pour aider les femmes à « discipliner la volonté et à éduquer la pensée ». L'éducation serait le moyen d'atteindre cet objectif. Bertha estime que la formation d'associations est indispensable pour faire pression¹⁴.

30 Le soin avec lequel Bertha Lutz tient à montrer sa modération est visible lorsqu'elle affirme son refus de créer une association de « suffragettes », qui menaceraient de casser les vitres de l'Avenue. Il s'agit là d'un lieu commun répété par les adversaires du vote des femmes. Elle s'empresse de montrer que ce qu'elle propose est

31 ...une société de Brésiliennes capables de comprendre que la femme ne doit pas accepter de vivre en parasite de sa condition sexuelle et de profiter des instincts animaliers de l'homme, mais qu'elle doit être utile, s'instruire et instruire ses enfants. Elle doit être également capable d'accomplir les devoirs politiques que l'avenir ne manquera pas de lui attribuer.

32 Elle s'oppose au sacro-saint partage des compétences entre hommes et femmes, lorsqu'elle préconise que les femmes mariées exercent un travail hors du foyer, indépendamment de la situation du mari. Elle refuse la dépendance féminine dans le mariage, comparé à un commerce sexuel, et propose une nouvelle organisation familiale, ce qui est sans aucun doute une position novatrice. Elle croit également que l'ascension des femmes ne constituerait pas seulement un bénéfice pour elles. En effet, elles n'occuperaient plus « une position sociale aussi humiliante pour elles que néfaste pour les hommes et cesseraient d'être un des lourds anneaux qui maintiennent notre pays lié au passé devenant ainsi des instruments indispensables au progrès du Brésil ».

33 Le droit de vote s'impose alors comme une revendication prioritaire qui ouvrirait la porte à d'autres avancées juridiques, mais ce choix fait l'objet de critiques à tel point que l'historienne Branca Moreira Alves considère que la lutte des femmes est une lutte sans gloire car limitée aux « revendications formelles du libéralisme bourgeois ». Ainsi, l'obtention de l'égalité politique est parfois réduite à une simple concession qui a été faite « quand cela intéressait la classe dominante, lorsque la lutte contre les masses urbaines menaçait l'équilibre du jeu politique libéral »¹⁵. Cette analyse gomme les luttes de plusieurs générations de femmes et occulte le combat de Bertha Lutz à un moment décisif : son action représente une rupture face aux préjugés régnants, à commencer par ceux du Congrès. En effet, réussir à pénétrer la sphère publique constitue pour les femmes une conquête, la possibilité d'être pleinement reconnues en tant qu'êtres humains, particulièrement à travers la politique, dont elles étaient si violemment exclues. Bertha Lutz a une présence effective dans les milieux politiques, où elle a pris la tête d'un petit groupe et donne entretien sur entretien pour répondre aux divers arguments des adversaires de la participation politique des femmes. Elle essaie de créer une image positive de leurs propositions pourtant si intensément combattues. À ceux qui font

allusion au manque de préparation de certaines femmes pour exercer le droit de vote, elle rappelle qu'il y a « beaucoup d'hommes dans la même condition », et fait état des femmes qui « à travers le travail et les études » sont devenues capables de faire preuve du « raisonnement et de l'expérience nécessaires pour faire entendre leur voix dans l'intérêt du pays ». À ceux qui voient la femme comme « l'ange du foyer », dont le vote représenterait irrémédiablement un éloignement grandement préjudiciable, elle répond avec un mélange d'ironie et de lucidité :

34 Il ne viendrait à l'esprit d'aucun homme de prendre ses domestiques ou les femmes du peuple, ouvrières et surchargées d'enfants pour des anges du foyer. On ne prend pour un ange que la femme dont la situation financière lui permet de se dévouer uniquement à l'homme et aux enfants, lorsqu'elle est mère. Celle-ci ne dispose toutefois pas de l'aide d'autres femmes - peut-être moins - pour exécuter les travaux moins angéliques et plus quotidiens du foyer.

35 Et elle continue en disant que le peu de temps consacré à l'exercice du vote ne serait pas une raison pour éloigner la femme de son foyer :

36 Ce qui éloigne la femme de son foyer c'est la nécessité, les difficultés matérielles de la vie, les heures prolongées dans les ateliers, le travail mal rémunéré, le manque de confort de ces ateliers et des fabriques, l'absence de politique visant à leur permettre de concilier leur travail et leur rôle de mère. Ce n'est pas parce que la femme est législatrice mais c'est plutôt parce qu'elle ne l'est pas qu'on se trouve dans de telles circonstances¹⁶.

37 Bertha Lutz a conscience des problèmes sociaux et elle n'hésite pas à les souligner, démasquant ainsi les prétextes qui visent à exclure les femmes de la politique. Sa dernière phrase justifie d'une certaine façon la priorité qu'elle donne à la conquête du vote. Elle croit que si les femmes exerçaient des fonctions législatives cela serait déterminant pour changer la condition des pauvres et même de toute la population. On en a pour preuve sa participation à la commission chargée d'élaborer le pré-projet de la Constitution en 1932 ainsi que le document qu'elle a écrit sur ce sujet. Elle lutte en vérité dans plusieurs domaines et il serait injuste de considérer que son action s'est limitée à l'obtention du vote.

38 Elle s'intéresse en effet au travail féminin, y compris celui des femmes pauvres, et suggère que des associations soient créées pour les différentes catégories professionnelles. Elle ne préconise toutefois pas une transformation des bases de la société. Elle se situe en fait dans le courant réformiste en vigueur dans le pays après 1930. Mais, tout en respectant les limites qu'elle s'est imposées, elle se trouve à la tête de projets visant à réglementer et à améliorer les conditions du travail féminin. En tant que parlementaire, elle lutte à partir de 1935 pour la création de la Commission du Statut de la Femme, dont elle deviendra la présidente et dont le but est de réglementer les articles de la Constitution qui concernent les femmes¹⁷.

39 Elle s'intéresse également à l'éducation et lutte pour l'accès des femmes à l'enseignement secondaire officiel, obtenu en 1922. Elle demande que les femmes aient « le même droit de s'instruire que les hommes afin de disposer des mêmes conditions face au travail et des mêmes rémunérations ». Et pourtant, comme membre de la Chambre Fédérale en 1935, elle adhère ostensiblement aux opinions dominantes sur la division sexuelle du travail. Elle montre par là, alors même qu'elle demande l'émancipation féminine, qu'elle n'a pas réussi à se débarrasser des représentations et des pratiques entraînant un partage des attributions entre les genres. C'est sur son initiative qu'est créée, au sein du Ministère de l'Éducation et de la Santé, une Division d'Enseignement Ménager et Vocationnel. Elle a même été plus loin lorsque, voulant assurer la vocation des femmes aux tâches domestiques, elle suggère la création d'une Faculté de Sciences Domestiques et Sociales destinée à la formation de « spécialistes des problèmes domestiques et sociaux ainsi qu'à celle des futures organisatrices du Service Fédéral de l'Enseignement Domestique et des professeurs des écoles secondaires ». Le Statut Culturel, inclus dans le Statut de la Femme, prévoit une éducation et une orientation des femmes sur le plan culturel, domestique, professionnel et civique visant à préparer les femmes pour le foyer, le travail et la vie. Sa position sur les droits civils est en revanche plus progressiste. Elle insiste sur la nécessité d'attribuer aux femmes une personnalité civile complète et égale à celle de l'homme que ce soit en dehors ou dans le mariage. Grâce au Statut de la Femme on assure aux femmes la totalité des droits civils. Le pouvoir parental serait exercé par le couple et la mère, tout autant que le père, donnerait son nom à ses enfants. Cette proposition ne sera pas

reconnue car le Congrès ayant été dissout en 1937, avant que le Projet puisse être approuvé, le Statut n'a pas été mis en application. Quelques-unes de ses recommandations seront toutefois adoptées ultérieurement.

40 Comme les mouvements du même genre dans d'autres pays, le féminisme brésilien connaît beaucoup de limites. On continue par exemple d'accepter l'idée que certaines activités liées aux fonctions maternelles sont plus adaptées aux femmes : chaque sexe doit réaliser des tâches compatibles avec sa nature. Or il ne faut pas oublier que les tâches considérées comme les mieux adaptées au genre féminin sont les moins rémunérées. On maintient en grande partie la force des représentations et les pratiques qui imposent la division des attributions entre les genres, ce qui entrave de façon radicale l'émancipation féminine.

41 Branca Moreira Alves regrette que le mouvement, se contentant d'une lutte purement juridique, ne concentre pas ses critiques sur la famille patriarcale et les relations de pouvoir internes qui la régissent. Ce jugement doit être nuancé : nombre de propositions égalitaires existent, y compris dans le domaine du travail professionnel des femmes mariées. Malgré tout, ce type de féminisme ne remet pas en cause l'attribution aux femmes des tâches domestiques et de la socialisation des enfants. On continue donc à considérer l'espace du foyer comme le domaine réservé de la femme, ce qui constitue une source de violence permanente contre elle. Partagée, culpabilisée, la travailleuse doit placer son activité professionnelle au second plan par rapport à son rôle principal d'épouse et de mère et reste exposée à la discrimination salariale, professionnelle ou syndicale. Le mouvement féministe n'encourage pas suffisamment l'instauration d'établissements collectifs accessibles - restaurants, crèches, laveries - propres à soulager en partie les femmes des tâches considérées comme leur revenant en propre. Même en Union Soviétique, où l'on prétend théoriquement avoir organisé une société équitable à tous les niveaux, ce problème n'a pas été résolu. Fourier qui préconisait dès le XIXe siècle la libération féminine par la mise en place de ce genre d'établissements, par l'égalité de l'éducation pour les garçons et les filles et par la liberté sexuelle pour tous, est resté une voix isolée.

Féminisme et liberté sexuelle

42 La liberté sexuelle est pour les femmes des classes moyennes et supérieures un sujet tabou. Elles considèrent l'égalité juridique comme une priorité et souhaitent avant tout que leur mouvement soit accepté par l'opinion publique. La sexualité reste dès lors dans le domaine strictement privé. Maria Lacerda de Moura, qui s'est très vite éloignée du mouvement, est une exception dans ce sens. Annonçant des réflexions qui émergeront dans les années 1960, elle critique sévèrement la morale en vigueur et l'hypocrisie qui règne dans l'organisation familiale dont le corollaire est la prostitution. Mais ses positions radicales, fondées sur un individualisme jugé excessif, la marginalisent gravement dans la société brésilienne¹⁸.

43 Ainsi les femmes continuent à ne pas pouvoir disposer librement de leur sexualité. Pour la femme, rester vierge lorsqu'elle est célibataire et fidèle lorsqu'elle est mariée est synonyme d'honneur. Alors que l'on encourage les hommes à exercer librement leur sexualité, symbole de virilité, on condamne cette attitude chez les femmes, tenues de réprimer leurs impulsions de nature sexuelle. Les femmes célibataires en perdant leur virginité perdent le droit à toute considération. Elles doivent assumer les conséquences de leur « faute » car les hommes ne se sentent aucunement responsables de leurs actes. En fin de compte la « pureté » est fondamentale pour la femme : ignorer son propre corps constitue une grande valeur dans un contexte où l'image de la Vierge Marie s'impose comme modèle. « Être vierge et mère » représente l'idéal de cette culture par opposition à l'image de la « mère pute », dégradation suprême. Certaines femmes abandonnées risquent leur vie dans des avortements subis dans des conditions précaires, alors que d'autres se débarrassent du nouveau-né dans les situations les plus tragiques. Elles sont transformées en monstres par une culture nourrie de l'idée que l'amour maternel est instinctif « car même les bêtes féroces et indomptables, dans leur sauvagerie ont de l'amour ». D'autres, qui prennent le risque de vivre leur sexualité hors du mariage sont assassinées au nom de la « légitime défense de l'honneur »¹⁹.

- 44 Cependant, au Brésil, le carnaval représente une brèche dans le système de répression sexuelle. La presse du début du siècle dénonce d'ailleurs « la dégradation de plus en plus grande du carnaval » en vue d'empêcher les femmes (à l'exclusion des femmes de mauvaise vie) d'y prendre part. Toutefois la participation de femmes de tous milieux sociaux à cette fête ne cesse de croître.
- 45 De façon symptomatique, quelques femmes exhibent alors certains déguisements considérés compromettants comme celui de la gigolette. Selon un chroniqueur, elles ignorent que les gigolettes étaient des prostituées de bas étage à Paris, où ces « infortunées sont du même niveau que celles qui, à Rio de Janeiro, vivent dans les rues du Regente et de São Jorge ». Un autre journaliste, après avoir également regretté « l'attitude abominable des jeunes filles qui cherchent à imiter les gigolettes alors que celles-ci représentent la racaille d'une société », estime qu'heureusement, la femme a une moindre sensibilité sexuelle que l'homme. Dans ce sens là, l'auteur croit que les jeunes filles agissent de façon inconsciente lorsque elles laissent entrevoir leur sensualité de façon plus explicite pendant le carnaval. Celles-ci, dit-il, marchent dans les rues de la ville « avec un châle sur les épaules tout en mordant la tige d'une rose », ce qui est une attitude hautement révélatrice de leur désir de séduire²⁰. Selon Cecília Meireles, la grande poétesse brésilienne, « des dames tranquilles, qui souffrent silencieusement toute l'année, ont pour unique espérance d'apparaître déguisées en gigolette pendant le carnaval [...]. Le déguisement du carnaval dévoile beaucoup plus qu'il ne cache, étant donné qu'un déguisement qui représente un désir caché est une synthèse entre la personne déguisée, les rôles qu'elle joue et ceux qu'elle aimerait jouer »²¹. Enfin, certaines assument plus franchement leur désirs sexuels et participent aux duels de « lança-perfume » (vaporisateur dont la substance est hallucinogène, très utilisé pendant le carnaval), préludes des flirts qui peuvent mener à des « activités plus conséquentes ».
- 46 D'une manière (ré)créative, ces femmes anonymes profitent des brèches pour vivre ouvertement ou furtivement leur émancipation, malgré les interdictions et les menaces. Ainsi apportent-elles leur contribution au mouvement féministe des années 1960 et à ses revendications dans le domaine de la sexualité. Grâce à elles, il n'est pas uniquement le fruit des aspirations d'un groupe restreint d'intellectuelles issues des classes moyennes et supérieures.

Bibliographie

- CAIUBY CRESCENTI BERNARDES, M. T.
1989 *Mulheres de Ontem ?*, Rio de Janeiro-Século XIX. SP, T.A. Queiroz editor.
- CERTEAU DE, M.
1994 *Artes de Fazer. A Invenção do Cotidiano*, traduit du français, Petrópolis, Ed. Vozes.
- FREIRE COSTA, J.
1979 *Ordem Médica e Norma Familiar*, Rio de Janeiro, Ed. Graal.
- HAHNER, J.
1981 *A Mulher Brasileira e suas lutas sociais e políticas : 1850-1937*, S. Paulo, Ed. Brasiliense.
- LOMBROSO, C.
1896 *La Femme criminelle et la prostituée* (traduit de l'italien).
- MEIRELES C.
1983 *Batuque, Samba e Macumba : estudos de gesto e ritmo*, Rio de Janeiro, Funarte.
- MILITAO PACHECO, A.
1893 *Do Infanticídio*, thèse non publiée (archives de la société de médecine).
- MOREIRA ALVES, B.
1980 *Ideologia e Feminismo. A luta da mulher pelo voto no Brasil*, Petrópolis, Ed. Vozes.
- MOREIRA LEITE, M.

1984 *Outra Face do Feminismo*. Maria Lacerda de Moura, S. Paulo, Ed. Ática.

SOIHET, R.

1974 *Bertha Lutz e a Ascensão social da mulher. 1919-1937*, maîtrise d'Histoire, Université Fédérale Fluminense.

1989 *Condição Feminina e Formas de Violência. Mulheres Pobres e Ordem Urbana. 1890-1920*, Rio de Janeiro, Ed. Forense Universitária.

THOMPSON, E. P.

1979 *Tradição, Revuelta y Consciencia de Clase. Estudios sobre la crisis de la sociedad preindustrial*, traduit de l'anglais, Barcelona, Ed. Crítica.

Notes

1 Hahner 1981 : 35, 63. A noter que Bertha Lutz n'a jamais pris position, officiellement, sur le divorce.

2 Cf. Caiuby Crescenti Bernardes 1989 : 138.

3 *Idem*, pp. 139, 145, 159.

4 « Emancipada », *Careta*, 20 février 1909.

5 Les références à Lombroso tout au long du texte proviennent de Soihet 1989. Cf. aussi : Lombroso 1896 ; Militao Pacheco 1893 ; Freire Costa : 269.

6 « Mais uma reivindicação feminina », *Fon-Fon*, 4 janvier 1908.

7 « Páginas da cidade », *Careta*, 11 janvier 1919.

8 *Careta*, 2 février 1918.

9 « O leilão das senhoritas », *Fon-Fon*, 5 janvier 1918.

10 « O feminismo e suas desvantagens », *Unica*, octobre 1925.

11 De Certeau 1994 : 41 et Thompson 1979 : 51.

12 Iracema, « Mater Dolorosa. Carta de Mulher », *Revista da Semana*, 13 janvier 1917.

13 Maria Luiza da M. Cunha Freire, *Única : Revista Feminina*, octobre 1925.

14 Bertha Lutz, « Cartas de Mulher », *Revista da Semana*, 28 septembre 1918.

15 Moreira Alves 1980 : 180.

16 Bertha Lutz, « É uma questão de tempo o voto feminino », *A Noite*, 11 octobre 1921.

17 Cf. Soihet 1974.

18 Moreira Leite 1984.

19 Soihet 1989 : 325-366.

20 *Gazeta de Notícias*, 15 février 1915 et *A Noite*, 6 février 1922.

21 Meireles 1983 (« Carnaval », *Diário de Notícias*, 7 février 1932) : 12.

Pour citer cet article

Référence électronique

Rachel SOIHET, « La première vague du féminisme brésilien de la fin du XIX^e siècle aux années trente », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 7 | 1998, mis en ligne le 03 juin 2005, consulté le 11 février 2012. URL : <http://clio.revues.org/354> ; DOI : 10.4000/clio.354

À propos de l'auteur

Rachel SOIHET

Rachel SOIHET. Professeur d'Histoire à l'Université Fédérale Fluminense (UFF), à Niterói, Rio de Janeiro, Brésil. A développé ses recherches dans la ligne de l'histoire des femmes et du genre ; récemment, s'est aussi tournée vers l'histoire culturelle et cherche à croiser ces deux champs. A publié *Condição Feminina e Formas de Violência - Mulheres Pobres e Ordem Urbana (1890-1920)* (Condition Féminine et Formes de Violence - Les Femmes Pauvres et l'Ordre Urbain (1890-1920), thèse de doctorat, Editora Forense Universitária, 1989). A écrit plusieurs articles au caractère théorique et historiographique dont, « História das Mulheres : notas sobre o estado atual da questão » (Histoire des Femmes : notes sur l'état actuel de la question) in *Ciro F.S. Cardoso e Ronaldo Vainfas* (org.) *Domínios da História* (Domaines de l'Histoire). Rio de Janeiro, Ed. Campus, 1997, pp. 99-124 ainsi que « Interdição e transbordamento do desejo : mulher e carnaval no Rio de Janeiro

(1890-1945) » (L'Interdiction et l'émergence du désir : la femme et le carnaval à Rio de Janeiro (1890-1945) in *Caderno Espaço Feminino. Revista do Núcleo de Estudos de Gênero e Pesquisa sobre a Mulher* (Le Cahier d'Espace Féminin. Revue du Centre d'Études du Genre et Recherches sur la Femme), Uberlândia, Depto. de História, Universidade Federal de Uberlândia, V.1/2, ano 2, jan/dez 1995, p. 53-70, dans lequel, elle cherche à aborder la question du genre dans la perspective de l'histoire culturelle.

Droits d'auteur

Tous droits réservés

Résumé / Abstract

L'objectif de ce travail est de faire une analyse des moments de tension exacerbée dans les rapports entre les genres à Rio de Janeiro, depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle, jusqu'à la fin des années trente. Je cherche à y analyser quelques-unes des formes d'opposition masculine aux revendications féminines. Les hommes combattaient ces prétentions de plusieurs manières, depuis les justifications subtiles, faisant appel à la fragilité féminine, jusqu'au ton caustique, ironique, railleur, présent dans plusieurs discours qui essayaient de ridiculiser les femmes luttant pour la conquête de leurs droits. Celles-ci, pourtant, faisant appel à des formes subreptices ou agissant directement à travers des mouvements organisés, ont peu à peu construit leur autonomie. Je mets en relief l'importance du carnaval comme étant l'instrument qui a procuré aux femmes l'occasion d'assumer leur corps et leur sexualité dans la vie de tous les jours.

This paper's object is to analyse one crucial moment of stress in the gender relationship in Rio de Janeiro, from the second half of the 19th century to the late 1930s. In this work, I attempt to review some of the forms of male opposition to the female claims for full participation in society. Men manifested their opposition to such aspirations in different ways, from the more subtle justifications about female frailty, to the caustic, ironic, derisive tone of several discourses, seeking to ridicule those women who set out to claim their rights. Women, however, by availing themselves of subreptitious forms or acting directly through organized movements, gradually built up their autonomy. Finally the importance of carnival is emphasized, as a trial balloon for women to assume their bodies and sexuality also in everyday life.